



HAL
open science

Bussy et Courtilz de Sandras: pourquoi a-t-on attribué à Bussy les romans satiriques de La France galante?

Nathalie Grande

► To cite this version:

Nathalie Grande. Bussy et Courtilz de Sandras: pourquoi a-t-on attribué à Bussy les romans satiriques de La France galante?. Rabutinages, 2016, 26, pp.43-57. hal-03213745

HAL Id: hal-03213745

<https://hal.science/hal-03213745>

Submitted on 29 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bussy et Courtilz de Sandras : pourquoi a-t-on attribué à Bussy les romans satiriques de *La France galante* ?

Nathalie Grande

Au catalogue de la Bibliothèque nationale de France (BnF) figurent sous la cote Y2-20361 et Y2-20362 deux volumes intitulés *La France galante, ou Histoires amoureuses de la cour de Louis XIV*, ouvrages dont la notice précise « par R. de Bussy-Rabutin, G. Sandras de Courtilz et autres/ Publication : Cologne : P. Marteau, (s. d.) »¹. Cette attribution, toujours présente dans les catalogues, suscite la question qui va servir de fil rouge à cette étude : pourquoi une telle attribution s'est-elle imposée au fil du temps, alors que Bussy n'a, sans guère de doute, jamais mis la main à ce recueil de récits où le lecteur découvre comment la galanterie la plus licencieuse s'exerce dans les hautes sphères du pouvoir ? Comme on le devine, la question, en évoquant galanterie licencieuse et cour royale, porte en germe une réponse possible ; cependant l'enquête mérite quelques approfondissements et éclaircissements sur les modalités dont cette attribution s'est construite.

Un coup éditorial ?

Lorsque ce recueil paraît en 1688, Bussy est âgé de 70 ans, et consacre son loisir lettré à travailler à divers ouvrages, sans rapport aucun avec *La France galante*, ni avec ses premières amours littéraires : ses mémoires sont en chantier depuis 1671, mais il a continué « toute sa vie » à les peaufiner² ; on sait qu'il aime travailler à des traductions de poètes latins ; en 1685, il montre à sa cousine son *Histoire généalogique de la maison de Rabutin*, dont il avait annoncé le projet dès 1670 ; en 1687, c'est une traduction des lettres d'Héloïse et d'Abélard qui l'occupe ; et il a aussi en projet le *Discours à ses enfants sur le bon usage des adversités*, qui paraîtra de manière posthume en 1694, tout ceci sans compter sa correspondance. On ne voit donc aucun rapport donc entre ses multiples activités littéraires de

¹ Catalogue consulté en juin 2016. Figure également l'attribution de l'*Histoire amoureuse des Gaules* « au comte de Bussy, à Courtilz de Sandras, et autres » ; mais ce n'est pas là une erreur, puisqu'il s'agit d'éditions du XVIII^e et du XIX^e siècle où l'*Histoire amoureuse des Gaules* est suivie de « romans satiriques du XVII^e siècle ».

² Voir Jacqueline Duchêne, *Bussy-Rabutin*, Paris, Fayard, 1992, pp. 235-238.

cette époque et cette publication. Alors pourquoi faire de Bussy l'auteur de ces textes galants et sulfureux, fort éloignés des travaux de littérature beaucoup plus sages auxquels il s'adonne depuis des années ?

Tout semble venir du développement d'une mode à laquelle Bussy a *nolens volens* prêté les mains : la vogue des textes des récits galants mettant en scène les Grands du royaume dans leur intimité sexuelle. La publication de l'*Histoire amoureuse des Gaules* s'est en effet inscrite (vraisemblablement sans que Bussy en ait conscience) dans une série d'autres récits galants et satiriques parus dans les années 1660-1670 : par exemple l'*Histoire du Palais-Royal*, publiée en 1667, en Hollande sans doute, et qui raconte les amours de Louis XIV et de la duchesse de La Vallière ; ou bien *Les Amours de Mademoiselle*, publiées en 1673, qui retracent les mésaventures de l'altière duchesse de Montpensier avec son séducteur Lauzun³ ; ou encore *Le Passe-temps royal ou les Amours de Mlle de Fontanges* (1680). Or ces trois textes⁴, avec d'autres visant Mme de Montespan (*Alosie ou les Amours de M.T.P.*) aussi bien que Henriette d'Angleterre, femme de Monsieur frère du roi (*Histoire de l'Amour feinte du Roi pour Madame, La Princesse ou les Amours de Madame*), et encore d'autres textes ciblant d'autres dames de la cour, s'étaient retrouvés dans un premier recueil paru en 1680 « à Cologne chez Jean Le Blanc », une fausse adresse évidemment, sous le titre *Amours des dames illustres de notre siècle*⁵.

Jusque là, Bussy n'est coupable que d'avoir participé à, et peut-être largement initié, cette vogue d'un type d'écrits galants au genre mal défini, puisque ce sont à la fois des fictions qui mettent en

³ Sur ce dernier titre, voir notre article « *Les Amours de Mademoiselle*, une fable galante », dans *Vérités de l'histoire et vérité du moi. Hommage à Jean Garapon*, Christian Zonza édit., Paris, Honoré Champion, 2016, pp.. Sont parus également au même moment, c'est-à-dire bien avant la révocation de l'édit de Nantes, des pamphlets politiques, dirigés par exemple contre le gouvernement de Colbert. Voir Jean Lombard, *Courttilz de Sandras ou l'aventure littéraire sous le règne de Louis XIV*, Lille, Service de reproduction des thèses, 1982, pp. 362-363.

⁴ Sous des titres légèrement différents : l'*Histoire du Palais-Royal* devient *Le Palais-Royal ou les Amours de Madame de La Vallière* ; les *Amours de Mademoiselle avec Monsieur le comte de Lauzun* deviennent *Le Perroquet ou les Amours de Mademoiselle*.

⁵ Voir par exemple l'exemplaire conservé à Munich à la *Bayerische Staatsbibliothek*, et disponible sur en ligne.

scène des personnages historiques, des textes frivoles qui s'amuse à raconter des histoires graveleuses, et en même temps des satires qui s'apparentent au pamphlet quand elles présentent des personnages politiques de premier plan dans des situations peu flatteuses. Mais avec ces *Amours des dames illustres de notre siècle*, premier recueil de satires galantes à être publié au XVII^e siècle, tout bascule car très vite, le livre reparaît, toujours à la même adresse fictive, mais cette fois avec en tête du recueil l'*Histoire amoureuse des Gaules*⁶. Le texte de Bussy figure déjà dans l'édition de 1682 conservée à la BnF. sous la cote LB37-3757 ; et désormais on la trouve systématiquement placée en tête des très nombreuses rééditions du recueil⁷. C'est donc sans doute à l'initiative d'un éditeur, cherchant à tirer profit du succès de scandale de ces récits satirico-galants, qu'est dû le premier rapprochement entre la plume de Bussy et les autres fictions. Cette insertion, faite sans doute pour épaissir le volume déjà copieux, et tirer profit d'un titre qui avait eu un retentissement certain, a eu pour effet de mettre en évidence un texte dont l'auteur était facilement identifiable et parfaitement connu, tandis que les textes suivants restaient dans l'anonymat. Mais par contagion, la tentation était grande pour le lecteur de croire que celui qui avait écrit le premier texte, avait aussi écrit ceux qui suivaient, et c'est ainsi que Bussy a dû endosser des paternités là où il n'était pour rien. Or cette attribution par « contagion » s'est d'autant plus diffusée que le recueil a connu un immense succès : on trouve des rééditions de 1682, 1691, 1700, 1708, 1709, 1717, 1734 à la BnF.⁸ Autre effet et signe de ce succès, l'apparition d'autres recueils rassemblant des fictions galantes du même type, et parmi ces recueils figure en première place *La France galante*, recueil dont le titre seulement pouvait déjà laisser présager le succès.

⁶ Janmart de Brouillant rapporte un témoignage selon lequel l'*Histoire amoureuse des Gaules* aurait même figuré dès la première édition de 1680. Voir Léonce Janmart de Brouillant, « Description raisonnée de l'édition originale et des réimpressions d'un livre intitulé *Histoire amoureuse des Gaules* », *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*, 1887, pp. 555-571, p. 563. Nous n'avons pu vérifier cette affirmation pour notre part.

⁷ Par exemple dans l'édition de 1691, disponible en ligne grâce à sa numérisation par la *Bayerische Staatsbibliothek*. On constate qu'il s'agit vraisemblablement d'un ajout au recueil d'origine, car la pagination est différente pour l'*Histoire amoureuse des Gaules* d'une part et pour l'ensemble des autres textes qui figuraient dans l'édition *princeps* d'autre part.

⁸ Pour un dénombrement plus complet, voir Léonce Janmart de Brouillant, art. cit. p. 555-571 : il en compte une quinzaine entre le XVII^e et le XVIII^e siècle.

La France galante : un recueil complexe

Pour commencer, il faut d'abord savoir comment se compose la collection de textes qui constitue *La France galante*. La première édition, *La France galante, ou histoires amoureuses de la cour*, paraît vraisemblablement en 1688, et selon ce que l'on peut lire sur la page de titre, à Cologne chez Pierre Marteau. Cette adresse est bien connue pour être celle d'un éditeur fictif : ce nom, utilisé pour la première fois en 1660, par l'éditeur hollandais Jean Elzevier <http://fr.wikipedia.org/wiki/Elzevier> pour publier anonymement le *Recueil de diverses pièces servant à l'histoire de Henry III*, a ensuite maintes fois été utilisé aux XVII^e et XVIII^e siècles pour imprimer des ouvrages au contenu religieusement ou politiquement dangereux, et en particulier pour des fictions galantes ...galantes parfois jusqu'à approcher la pornographie. Ce nom et ce lieu ont servi à cacher différents libraires des Pays-Bas et des Flandres (Amsterdam, La Haye, Leyde, Liège...) ⁹, et pour ce qui est précisément de *La France galante*, on a soupçonné Abraham Wolfgang, éditeur à Amsterdam ¹⁰.

Comme pour les *Amours des dames illustres de ce siècle*, on ne trouve pas de trace de Bussy dans la première édition du recueil en 1688. Voici la composition de ce recueil : après un bref avis au lecteur, on trouve un premier texte narratif intitulé, à la manière du titre général, *La France galante ou histoires amoureuses de la cour* (p. 5-138) qui raconte essentiellement les amours Louis XIV et de Madame de Montespan, avant de se terminer par l'épisode des amours du roi avec Mademoiselle de Fontanges. Après un nouvel « Avis du

⁹ Ce nom est celui d'un des plus prolifiques libraires-imprimeurs fictifs mentionnés par Jean-Dominique Mellot et Élisabeth Queval dans leur *Répertoire d'imprimeurs/libraires (vers 1500- vers 1810)*, Paris, BnF, 1997. Il est répertorié à Cologne de 1660 à ...1932, mais aussi à Paris, Amsterdam, Londres etc. Ce pseudonyme, et ses nombreuses variantes internationales, a d'abord dissimulé des éditions hollandaises (Elzévier à Leyde), puis françaises, belges, allemandes, italiennes etc.

¹⁰ Toujours selon Jean-Dominique Mellot et Élisabeth Queval, *op. cit.*, Abraham Wolfgang (1634-1694) a été imprimeur-libraire à Amsterdam et a publié en différentes langues (du latin au français), mais aussi, sous différents noms et avec différentes (fausses) adresses : « à Villefranche, chez Pierre Le Blanc » ; « à Cologne, chez Philippe Le Barbu » ; « à Saint-Omer, chez Jean Pierre, l'ami marchand-libraire » ; « à Cologne, chez Pierre Marteau » ; « à Amsterdam, chez Pierre Le Grand », etc.

libraire au lecteur » paraît un deuxième texte narratif intitulé *Les Vieilles amoureuses* (p. 139-231), qui comprend lui-même deux parties. D'abord le récit des amours de Mesdames de Lionne, de Cœuvres et d'Olonne ; puis le troisième récit du recueil, intitulé *Histoire de la maréchale de La Ferté* (p. 232-315), qui est à comprendre comme la suite des *Vieilles amoureuses*, dont elle décline le même thème avec une autre cible. Enfin, un dernier texte, *La France devenue italienne avec les autres désordres de la cour* (p. 317-526) raconte comment « la facilité de toutes les Dames avait rendu leurs charmes si méprisables à la Jeunesse, qu'on ne savait presque plus à la Cour ce que c'était que de les regarder », tant est si bien que les messieurs trouvent d'autres plaisirs, entre eux.

Pourtant, comme pour les *Amours des dames illustres de notre siècle*, ce n'est que plus tard qu'on retrouve l'*Histoire amoureuse des Gaules* placée en tête du recueil. Plus tard... beaucoup plus tard, dans des éditions du XIX^e siècle, où là encore des éditeurs, comme leurs prédécesseurs, essayèrent de profiter du nom de Bussy pour publier des textes graveleux, avec la caution d'érudition littéraire qui permet aux bibliophiles de s'intéresser aux *curiosa*... L'*Histoire amoureuse des Gaules* figure ainsi dans l'édition de Paul Boiteau et Charles-Louis Livet (Paris, P. Jannet, 1856, 3 volumes)¹¹, dans l'édition d'Auguste Poitevin (Paris, Adolphe Delahays, collection « Bibliothèque gauloise », 1857, 2 volumes)¹², et dans une édition préfacée par Sainte-Beuve¹³ (Paris, Garnier, 1868, deux volumes), reprise par Georges Mongrédien en 1930. À chaque fois, la page de couverture met en évidence le nom de « Bussy-Rabutin », seul nom d'auteur à apparaître : « *Histoire amoureuse des Gaules* par le comte de Bussy-Rabutin suivie de *La France galante* romans satiriques du XVII^e siècle attribués au comte de Bussy » par exemple pour l'édition de Poitevin. Et c'est ainsi qu'aujourd'hui encore, les catalogues électroniques des grandes bibliothèques, qui ne font le plus souvent que reprendre ce qui figurait dans les fiches en papier, souvent établies au XIX^e siècle, donnent Bussy comme nom d'auteur, non seulement pour les éditions du XIX^e siècle où son nom est mentionné et où on

¹¹ Cette édition mentionne seulement des « romans historico-satiriques », sans utiliser le titre *La France galante*.

¹² C'est la première édition à associer dans sa page de titre l'*Histoire amoureuse des Gaules* et *La France galante*.

¹³ Préface qui n'est qu'une reprise d'une des *Causeries du Lundi* de Sainte-Beuve, consacrée à Bussy, ce qui a pour effet immédiat d'enfoncer le clou de l'attribution au seul Bussy.

trouve l'*Histoire amoureuse des Gaules*, mais rétroactivement pour les éditions des XVII^e et XVIII^e siècles où son nom ni son œuvre n'apparaissent !

Faut-il pour autant en conclure que l'attribution à Bussy n'est qu'une manipulation d'éditeur soucieux de tirer avantage de son nom, aggravée par la paresse de bibliothécaires se contentant de reproduire, les uns à la suite des autres, les mêmes fiches ? Les éléments de bibliographie que nous avons rassemblés ne sont pourtant pas contradictoires avec une autre hypothèse, plus romanesque, où l'attribution à Bussy ne serait plus simple coup commercial mais prendrait la dimension d'une habile machination accusatoire.

Le rôle de Gatien de Courtilz de Sandras

Jean Lombard a montré dans la thèse qu'il a consacré à un auteur méconnu, mais prolifique du XVII^e siècle, Gatien de Courtilz de Sandras¹⁴, que ce dernier avait été le maître d'œuvre de *La France galante*, à défaut d'en être l'auteur exclusif. Et Jean Lombard envisage que ce serait à Courtilz qu'il faudrait faire remonter l'idée d'attribuer à Bussy cette sulfureuse *France galante*. Le spécialiste de Courtilz fonde son hypothèse sur l'idée que l'attribution à Bussy, tout en favorisant le succès du recueil, serait une manœuvre destinée à nuire à Bussy que Courtilz aurait « détesté », mot qui revient systématiquement sous la plume de Lombard à propos de Bussy. Il n'apporte aucun élément biographique pour étayer cette hypothèse, même s'il n'est pas impossible que les deux hommes se soient rencontrés physiquement, puisqu'ils ont tous deux faits une première carrière dans les armées¹⁵. En revanche, il signale plusieurs références à Bussy qui sont faites dans les œuvres de Courtilz, et jamais en bonne part. Dans *Les Dames dans leur naturel* (1686) est ainsi mentionnée « la comtesse d'Olonne, que Bussy a tâché autant qu'il a pu de rendre

¹⁴ Voir Jean Lombard, *Courtilz de Sandras ou l'aventure littéraire sous le règne de Louis XIV*, Lille, Service de reproduction des thèses, 1982. Sur la biographie de cet auteur, voir en particulier *ibid.*, pp. 27-175. Sur la formation du recueil de *La France galante*, on peut également consulter les analyses et conclusions de Jean Lombard, qui restent très éclairantes, même s'il ne disposait pas au moment où il a effectué ses recherches (les années 1970) de toutes les données aujourd'hui disponibles ; voir en particulier pp. 323-333.

¹⁵ Né en 1644, d'origine noble, Courtilz a intégré vers 1660 la première compagnie des mousquetaires et vers 1667 il est devenu cornette au régiment Royal-Étranger. La biographie de Jacqueline Duchêne ne mentionne pas même le nom de Courtilz.

fameuse, mais où il n'a perdu que ses peines, la copie qu'il en a faite n'approchant en rien de l'original»¹⁶. Dans les *Mémoires de Mr. d'Artagnan* (1700), D'Artagnan déclare à propos de Bussy : « C'était un homme fort vain, et quand je ne le dirais pas ici, il n'y a qu'à lire son *Histoire amoureuse des Gaules* pour juger que je ne lui attribue rien qui ne lui soit dû » ; à l'occasion d'un conflit entre Turenne et Bussy, le narrateur précise : « [La cour] faisait bien de la différence entre un capitaine de trois jours, et tout bouffi de vanité comme l'était Bussy, et un général consommé dans le métier de la guerre, comme l'était M. de Turenne », et plus loin : « Jamais homme n'eut si bonne opinion de sa personne qu'il avait de la sienne, et parce qu'il primait avec les Dames, il voulait que ce fût la même chose à la guerre, où il avait pourtant un talent fort médiocre »¹⁷. Enfin, dans l'*Histoire du maréchal duc de La Feuillade, nouvelle galante et historique* (1713), le narrateur tire le portrait de Bussy d'un train de plume trempé au vitriol : « le sieur Bussi-Rabutin, qui n'a jamais su dire de bien de personne [...] »¹⁸.

Que penser de cette haine tenace ? En dehors de toute inimitié personnelle qui serait fondée sur un événement inconnu, Jean Lombard avance l'explication selon laquelle Courtilz aurait cherché à plaire à Condé en attaquant Bussy¹⁹. Mais, après examen, cette hypothèse séduisante ne nous apparaît guère convaincante pour différentes raisons. D'abord pour des raisons bibliographiques : comme le précise Lombard lui-même²⁰, Courtilz n'a eu aucune part aux *Amours des dames illustres* de notre siècle, seul recueil du XVII^e siècle qui a fait figurer l'*Histoire amoureuse des Gaules* avec d'autres textes satirico-galants attaquant la couronne, tandis que, comme nous l'avons montré, *La France galante*, recueil dont Courtilz a eu l'initiative, n'a pas cherché à annexer l'*Histoire amoureuse des Gaules*²¹ ; de plus, la référence à Bussy dans *Les Dames dans leur*

¹⁶ Dans *La France galante, Amours de la Maréchale de La Ferté*, Paris, Garnier, 1868, t. II, p. 3

¹⁷ Cités par Jean Lombard, *op. cit.*, pp. 488-489.

¹⁸ Cité *ibid.* p. 529.

¹⁹ J. Lombard reproduit à la fin de sa thèse une lettre manuscrite conservée à Chantilly, qui date de mars 1683, où Courtilz offre sa plume à Condé pour l'aider à écrire ses mémoires. *Ibid.*, pp. 591-593.

²⁰ Voir *ibid.* pp. 219-221.

²¹ Voir par exemple l'édition de 1709 « à Cologne chez Pierre Marteau » où l'*Histoire amoureuse des Gaules* ne figure toujours pas. Courtilz meurt en 1712.

naturel, en le discréditant, montre qu'il peut difficilement en être l'auteur. D'autre part, pour des raisons chronologiques : si les textes de Courtilz attaquent bien Bussy, ils le font alors que ce dernier n'est plus de ce monde ; seule la citation, modérée, des *Dames dans leur naturel* est contemporaine de Bussy vivant. Certes, à défaut de nuire à l'homme, Courtilz a peut-être cherché à nuire à sa mémoire ; mais ses pointes anti-Bussy peuvent aussi bien être replacées dans le contexte plus général du style littéraire de Courtilz, qui gagne sa vie en pratiquant une écriture romanesque alerte, incisive, où les coups de canif, voire les coups de poignard, sont loin d'être absents. Enfin, si la vengeance est certes un plat qui se mange froid, en l'occurrence, cette supposée intention de nuire apparaît quand même très décalée dans le temps : en 1688, année de *La France galante*, Bussy s'est rangé, contraint et forcé, depuis une vingtaine d'années²² et Condé est mort depuis deux ans.

En revanche, il ne nous paraît pas impossible de penser que Courtilz a pu développer une forme de jalousie personnelle et de jalousie d'auteur par rapport à Bussy. Jalousie personnelle car, si les deux hommes sont issus du même milieu aristocratique, Bussy a accompli une vraie carrière militaire, et même s'il n'a pas reçu tous les honneurs qu'il souhaitait, il a reçu des commandements importants. Sur le plan social, même tableau : Bussy a toujours vécu dans une aisance que Courtilz, qui n'appartenait pas à l'aristocratie de cour, n'a jamais connue. Enfin, au plan littéraire, l'un a vu sa plume reconnue (il est entré à l'Académie française en 1665), tandis que l'autre a passé sa vie, pour la gagner, à écrire de nombreux ouvrages à succès, mais qui ne lui ont pas ouvert les portes de la gloire littéraire²³. Ainsi, autant nous sommes prête à souscrire à l'idée d'une jalousie

²² Les années 1680 sont marquées pour Bussy par de grandes difficultés financières, et il multiplie alors les suppliques au roi, restées sans réponse, ce qui, d'ailleurs, aurait pu susciter chez lui colère, ressentiment, voire désir de se venger par la plume. Loin de là : Bussy a visiblement compris la leçon donnée par son exil, et lorsqu'il rencontre le roi en 1691 à Fontainebleau, occasion où il reçoit une importante pension, la réconciliation est totale entre les deux hommes, et Bussy éperdu de reconnaissance et d'admiration pour le monarque. Voir Jacqueline Duchêne, *op. cit.*, pp. 343-347.

²³ Sur ce parallèle possible, et les différences notables des deux auteurs « galants », voir Alain Viala, *La France galante*, Paris, PUF, 2008, pp. 205-212. On peut même imaginer une jalousie de séducteur, quand on relit la citation des *Mémoires de Mr. D'Artagnan* déjà mentionnée : « Jamais homme n'eut si bonne opinion de sa personne qu'il avait de la sienne, et parce qu'il primait avec les Dames, il voulait que ce fût la même chose à la guerre, où il avait pourtant un talent fort médiocre ».

d'homme et d'auteur qui aurait nourri une inimitié tenace de Courtilz à l'encontre de Bussy, autant nous ne pouvons étayer l'hypothèse d'une manœuvre éditoriale de Courtilz pour faire attribuer à Bussy ses propres textes dans l'intention de lui nuire.

Courtilz à l'école de Bussy

Pour autant, la question de l'attribution, tardive mais récurrente, de *La France galante* et d'autres textes de même acabit, à Bussy ne nous paraît pas épuisée, car s'il s'agit bien, comme nous l'avons montré, d'une manœuvre éditoriale, celle-ci peut aussi se comprendre dans la mesure où l'*Histoire amoureuse des Gaules* a aussi servi de modèle littéraire aux pamphlets satirico-galants qui se sont multipliés, sous la plume de Courtilz et d'autres, dans les dernières décennies du XVII^e siècle²⁴.

Considérons par exemple l'incipit du texte, écrit de la main de Courtilz, qui ouvre la première édition de *La France galante* :

Jamais cour ne fut si galante que celle du grand Alcandre. Comme il était d'une complexion amoureuse, chacun qui se fait un plaisir de suivre l'exemple de son Prince, fit ce qu'il put pour se mettre bien auprès des Dames. Mais celles-ci leur en épargnèrent la peine bientôt. Soit qu'elles se plussent à faire des avances, ou qu'elles eussent peur de n'être pas du nombre des élues, l'on remarqua que, sans attendre ce que la bienséance leur ordonne d'attendre, elles se mirent dans peu de temps à courir après les hommes.

Il rappelle beaucoup l'incipit de l'*Histoire amoureuse des Gaules* :

Sous le règne de Théodate la guerre, qui durait depuis vingt ans, n'empêchait point qu'on ne fit quelquefois l'amour. Mais, comme la cour était remplie de vieux cavaliers insensibles ou de jeunes gens nés dans le bruit des armes, et que ce métier

²⁴À cette différence près toutefois, qui n'est pas mince, que Bussy n'a pas écrit pour être publié, mais pour un cercle restreint de *happy few*, tandis que Courtilz a écrit en visant un public large.

avait rendus brutaux, cela avait fait la plupart des dames un peu moins modestes qu'autrefois, et voyant qu'elles eussent languï dans l'oisiveté, si elles n'eussent fait les avances, ou du moins si elles avaient été cruelles, il y en avait beaucoup de pitoyables et quelques-unes d'effrontées.²⁵

On peut noter le parallélisme des thèmes abordés et de la composition des deux textes : d'abord le tableau général d'une cour occupée à « faire l'amour » (c'est-à-dire à chercher à séduire, dans le vocabulaire du XVII^e siècle), puis une explication sur le comportement des hommes, suivi de sa conséquence sur le comportement féminin, qui permet de souligner d'emblée combien la licence règne chez les femmes de la cour : on retrouve en particulier la même expression, « faire les avances », sous la plume des deux auteurs.

Les aventures que racontent les deux auteurs sont aussi de même type, aventures sexuelles multiples, éventuellement simultanées, voire rémunérées, ce qui permet à l'un comme à l'autre de souligner l'insatiable avidité féminine, évidemment plus corrosive que les conquêtes masculines qui, selon les mentalités en vigueur à l'époque, ne seraient pour leur part que juste expression d'un beau tempérament. Mais ils convergent aussi pour mettre en scène sans pudibonderie des comportements masculins moins communément admis, en particulier le développement d'une homosexualité masculine militante. Chez Bussy, on se rappelle que, lors de la partie fine qu'organise le comte Marcel (=le duc de Vivonne) à Roissy pour les fêtes de Pâques 1659, l'homosexualité tient un rôle majeur. En effet le groupe, exclusivement masculin, se réunit pour « s'encourager à mépriser davantage le monde » et compose, après une beuverie, un « cantique » pour « médire de tout le genre humain », puis va se coucher « fort satisfait de voir le progrès que l'on commençait de faire dans la dévotion » :

Le lendemain, Marcel et Bussy, s'étant levés plus matin que les autres, allèrent dans la chambre de Manicamp, mais ne l'ayant pas trouvé et le croyant dans le parc à la promenade, ils allèrent dans la

²⁵ Bussy-Rabutin, *Histoire amoureuse des Gaules* (1665), Jacqueline et Roger Duchêne édit., Paris, Gallimard, collection « Folio classique », 1993, p. 27.

chambre de Trimalet, avec lequel ils trouvèrent Manicamp couché. « Vous voyez, mes amis, leur dit Manicamp, que je tâche de profiter des choses que vous dites hier touchant le mépris du monde. J'ai déjà gagné sur moi d'en mépriser la moitié, et j'espère que dans peu de temps, hors mes amis particuliers, je ne ferai pas grand cas de l'autre. – Souvent on arrive à même fin par différentes voies, lui répondit Bussy. Pour moi, je ne condamne point vos manières, chacun se sauve à sa guise. Mais je n'irai point à la béatitude par le chemin que vous tenez. »²⁶

Or Courtilz s'intéresse lui aussi à cette thématique en consacrant tout un texte à l'homosexualité de cour. *La France galante* se termine en effet par *La France devenue italienne avec les autres désordres de la cour*, qui avait déjà été publiée sous une forme séparée : *Les Intrigues amoureuses de la cour de France* (Cologne, Pierre Bernard, 1684)²⁷. Sans entrer dans le détail du récit, tout à fait croustillant, voici son incipit :

La facilité de toutes les Dames avait rendu leurs charmes si méprisables à la Jeunesse, qu'on ne savait presque plus à la Cour ce que c'était que de les regarder ; la débauche y régnait plus qu'en lieu du monde, et quoique le Roi eût témoigné plusieurs fois une horreur inconcevable pour ces sortes de plaisir, il n'y avait qu'en cela qu'il ne pouvait être obéi. Le vin, et ce que je n'ose dire, étaient si fort à la mode, qu'on ne regardait presque plus ceux qui recherchaient à passer leur temps plus agréablement, et quelque penchant qu'ils

²⁶ Bussy-Rabutin, *Histoire amoureuse des Gaules*, *op. cit.*, p. 151.

²⁷ Selon Jean-Dominique Mellot et Élisabeth Queval, *op. cit.*, Pierre Bernard est un imprimeur-libraire imaginaire, actif à Cologne entre 1684 et 1690 : ce pseudonyme cache des impressions françaises et néerlandaises. Jean Lombard 1982 signale cinq éditions de ce texte : Cologne, Pierre Bernard, 1684 ; *idem*, 1685 ; une traduction italienne, Cologne, 1688 ; une nouvelle édition à Cologne en 1694 ; et une dernière en 1685, toujours à Cologne, avec « Pierre Le Grand » comme adresse... On peut facilement voir l'édition de 1685 grâce à l'exemplaire 59 K 82 de la Bibliothèque nationale d'Autriche, diffusé par Googlebooks.

eussent à vivre selon l'ordre de la nature, comme le nombre était plus grand de ceux qui vivaient dans le désordre, leur exemple les pervertissait tellement, qu'ils n'en demeuraient pas longtemps dans les mêmes sentiments.

La thématique de l'homosexualité est suffisamment rare dans les fictions du XVII^e siècle pour qu'on puisse penser que, là encore, le modèle de Bussy a inspiré, et peut-être même autorisé, la verve de Courtiliz.

À cette proximité d'inspiration, s'ajoute aussi une proximité de style. Chez Bussy, tout est suggéré à demi-mot par l'art de la litote et de l'ironie. Un ton léger, qui ne s'offusque de rien et dit tout, ou plutôt laisse tout deviner, parcourt l'ensemble du texte, où la narration souvent rapide ne laisse pas de place au commentaire moral et prend tout son sel dans la manière de conter, sur un mode très factuel et sans hypocrisie, des intrigues sexuelles. Il y a sans doute débauche généralisée à la cour, mœurs désabusées, calculs cyniques ; mais la narration se fait sur un ton détaché et décalé, qui s'amuse de tout, sans jamais donner dans la vulgarité dans laquelle tombent les comportements décrits. Même lorsque les situations sont audacieuses, le vocabulaire reste honnête, et même galant dans la mesure où il joue sur deux niveaux de compréhension : décent/indécent. Courtiliz a adopté le même style. On le constate par exemple dans la scène où Mme de Lionne, mère de la jolie Mme de Coeuvres dont est amoureux le duc de Sceaux, est l'objet des manœuvres de ce dernier. Pour que la mère parle en sa faveur à sa fille, Sceaux accepte en effet de devenir l'amant de la mère, qui manque de chevaliers servants pour la satisfaire :

Cependant elle stipula avec lui, que cette intrigue se ferait, sans préjudicier à ses droits, et pour s'assurer contre l'avenir, elle lui demanda des arrhes de ses promesses. Le duc de Sceaux avait passé la nuit avec Louison d'Arquien, fameuse courtisane, et n'était guères en état de lui en donner ; mais croyant qu'un homme de son âge avait de grandes ressources, il lui demanda si elle voulait de l'argent comptant, ou remettre le paiement à la nuit suivante. Mme de Lionne, qui savait que tout le monde est mortel, crut que

l'argent comptant était préférable à toutes choses, elle lui dit pourtant, que s'il n'avait pas toute la somme sur lui, elle lui ferait crédit du reste, jusques au temps qu'il lui demandait. Le duc de Sceaux entendit bien ce que cela voulait dire, on prit une pile de carreaux, pour faire une table où compter l'argent, mais lorsqu'il vint à tirer sa bourse, elle se trouva vide, au grand étonnement de l'un, et à la grande confusion de l'autre.²⁸

La métaphore financière qui parcourt le texte rappelle le double jeu verbal sur les revenus financiers/les relations sexuelles qui anime les échanges entre Ardélise et Castillante dans l'*Histoire amoureuse des Gaules*²⁹. De plus, la scène de Courtilz débouche sur la mise en évidence d'un fiasco sexuel à répétition, autre thème graveleux sur lequel la plume de Bussy a fait des merveilles, avec l'aide de Pétrone³⁰.

Ce rapprochement est d'autant plus autorisé que Courtilz reprend aussi à Bussy certains des personnages que les clefs avaient cherché à identifier, ou bien développe des intrigues avec leurs proches. C'est très clairement le cas avec *Les Dames dans leur naturel ou la galanterie sans façon sous le règne du grand Alcandre*, qui seront reprises sous le titre *Les Vieilles amoureuses* dans *La France galante*. On retrouve ainsi chez Courtilz la comtesse d'Olonne, qui serait Ardélise chez Bussy, le marquis de Beuvron, son amant, qui serait Oroondate chez Bussy tandis que toute une partie se focalise sur sa sœur cadette, la maréchale de La Ferté. Apparaissent aussi : le comte de Fiesque, mari de celle qui serait Fésique/Céfise chez Bussy ; le duc de Longueville, qui serait nommé le prince des normands chez Bussy ; et encore Mme de Coeuvres, épouse du marquis surnommé Vouet chez Bussy. Même si tous les personnages ne se retrouvent pas, la filiation est nette. Cependant, ce qui est vrai des *Dames dans leur*

²⁸ [Courtily de Sandras], *Les Dames dans leur naturel ou la galanterie sans façon sous le règne du grand Alcandre*, Cologne, Pierre Marteau, 1686, p. 27. Le texte sera repris dès la première édition de *La France galante*.

²⁹ Voir *Histoire amoureuse des Gaules*, *op. cit.*, pp. 39-41. Même double jeu dans les rapports entre la maréchale de La Ferté et Béchameil, riche et vieux bourgeois, où les rapports sexuels sont évoqués en termes de fermage et redevances : ainsi il finit par rompre car il veut « labourer seul une terre qui lui coûte dix mille écus ».

³⁰ Voir notre analyse de la scène dans *Le Rire galant*, Paris, Honoré Champion, 2011, pp. 39-41.

naturel ne l'est pas forcément des autres titres de Courtilz. De plus, on constate que si Bussy a exercé son jeu de massacre sur ses amis, ses relations, il a en revanche pris prudemment le soin d'épargner les proches de la couronne, et le roi en particulier. Courtilz, quant à lui, ne se gêne pas, et le premier titre de *La France galante* vise précisément les amours du roi et de ses maîtresses, Mme de Montespan et Mlle de Fontanges³¹ : on voit par exemple Louis XIV assister en personne à l'accouchement de Mme de Montespan, et servir de ses propres mains à boire et à manger *incognito* à l'accoucheur Clément³². De même, l'incipit des *Dames dans leur naturel* fait clairement le lien entre la débauche de la cour et celle du monarque :

Sous le règne du Grand Alcandre, la plupart des femmes qui étaient naturellement coquettes, l'étant encore devenues davantage par la fortune, où elles voyaient monter celles qui avaient eu le bonheur de lui plaire, il n'y en eut point qui ne tâchât de lui donner dans la vue ; mais comme quelques belles parties qui fussent en lui, il lui était impossible de satisfaire toutes celles qui lui en voulaient, il y en eut beaucoup qui lui échappèrent, non pas manque d'appétit, mais peut-être de puissance.

Si le style est le même, si les scénarios sexuels sont du même genre, le personnel des romans de Courtilz inclut ainsi non seulement des aristocrates du plus haut rang, mais également le roi, sa famille et ses intimes, ce qui explique que Courtilz a connu la Bastille, comme Bussy, mais beaucoup plus longtemps que lui, puisqu'il y a séjourné d'avril 1693 à mars 1699, dont les trois premières années au secret³³.

³¹ Les *Amours des dames illustres de notre siècle* (1680) avaient déjà ciblé la duchesse de La Vallière (*Le Palais-Royal ou les amours de Mlle de La Vallière*) et Mlle de Fontanges (*Le Passe-temps royal ou les amours de Mlle de Fontanges*).

³² Dans *La France galante, Amours de la Madame de Montespan*, *op. cit.*, t. II, pp.72-74.

³³ Autre élément de rapprochement, plus anecdotique : la première édition de *l'Histoire amoureuse des Gaules* est parue à Liège, terre d'Empire où la liberté était plus grande qu'en France pour les imprimeurs. Courtilz, dont la famille était originaire de la région liégeoise, a beaucoup voyagé entre la France, où résidait sa famille, et les Pays-Bas, où ses textes étaient imprimés.

En conclusion, on doit constater que les éléments de preuve matériels prouvent que l'attribution à Bussy de *La France galante* n'est pas le résultat d'une machination forgée pour lui nuire, mais l'effet d'une manœuvre éditoriale et commerciale habile, imaginée par les éditeurs des *Amours des dames illustres* pour assurer le succès de leur recueil et imitée, bien plus tard, par les éditeurs du XIX^e siècle, pour les mêmes raisons, afin de donner du lustre à la publication d'une compilation de textes satirico-galants de diverses origines. Pour autant, si Gatien de Courtilz de Sandras doit être, à notre sens, disculpé, il n'en demeure pas moins que ce dernier est bien à l'origine de l'attribution à Bussy, non pour des raisons matérielles et factuelles, mais parce qu'en se mettant à publier de multiples textes écrits à la manière de Bussy, il a largement contribué à la diffusion de ce modèle. Par ses thèmes, par ses personnages, par son style, il s'est visiblement inspiré de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, avec moins d'élégance et une plus grande prise de risque sans doute, mais en restant proche dans l'esprit du caustique Bussy. Et le succès de ces textes, comme leur proximité avec leur modèle, a fait le reste.

Ceci dit, nos arguments factuels n'épuisent pas à notre sens le sujet. Reste en effet à s'interroger sur l'imaginaire de l'aristocrate libertin qui entoure le personnage de Bussy, ce qu'il dit d'un « Siècle de Louis XIV » bien moins classique qu'on l'a souvent dit, et de sa réception/reconstruction au cours du XIX^e siècle. Quoi qu'il en soit, il est bien connu qu'on ne prête qu'aux riches... L'adage qui vaut en économie semble également convenir à la littérature, où la question des attributions, loin d'être seulement affaire de spécialistes et d'érudits, finit par engager toute une vision, et peut-être une révision, de l'histoire de la littérature.